

**PROSE DU TRANSSIBÉRIEN
ET DE LA
PETITE JEANNIE DE FRANCE**

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans¹ et je ne me souvenais déjà plus de
mon enfance
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers² et des
sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Éphèse³
ou comme la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode⁴
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur
la place
Et mes mains s'envolaient aussi⁵, avec des bruissements
d'albatros
Et ceci, c'était les dernières reminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.

J'avais faim
 Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous
 les verres
 J'aurais voulu les boire et les casser
 Et toutes les vitrines et toutes les rues
 Et toutes les maisons et toutes les vies
 Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillons
 sur les mauvais pavés
 J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
 Et j'aurais voulu broyer tous les os
 Et arracher toutes les langues
 Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les
 vêtements qui m'affolent...
 Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution
 russe⁶...
 Et le soleil était une mauvaise plaie
 Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
 J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma
 naissance
 J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
 Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constelaient mes
 yeux
 En Sibérie tonnait le canon c'était la guerre⁷
 La faim le froid la peste le choléra
 Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions
 de charognes⁸
 Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
 Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
 Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
 Un vieux moine chantait la légende de Novgorode.
 Moi, le mauvais poète qui ne voulais aller nulle part, je pouvais
 aller partout
 Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent
 Pour aller tenter faire fortune.
 Leur train partait tous les vendredis matin.

On disait qu'il y avait beaucoup de morts.
 L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la
 Forêt-Noire
 Un autre, des boîtes à chapeaux des cylindres et un assortiment
 de tire-bouchons de Sheffield
 Un autre, des cerueils de Malmôé remplis de boîtes de conserve
 et de sardines à l'huile.
 Puis il y avait beaucoup de femmes
 Des femmes des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi
 servir
 Des cerueils
 Elles étaient toutes patentées
 On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas
 Elles voyageaient à prix réduits
 Et avaient toutes un compte-courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut aussi⁹ mon tour
 On était en décembre
 Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en
 bijouterie¹⁰ qui se rendait à Kharbine
 Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaille-
 rie de Pforzheim
 Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train, j'avais
 perdu un bouton
 - Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis -
 Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer
 avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné
 J'étais très heureux insouciant
 Je croyais jouer aux brigands
 Nous avions volé le trésor de Golconde¹¹
 Et nous allions grâce au transsibérien le cacher de l'autre côté
 du monde
 Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient
 attaqué les salimbanques de Jules Verne¹²
 Contre les Khounougouzes les boxers de la Chine
 Et les enragés petits Mongols du Grand-Lama

Alibaba et les quarante voleurs
 Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne¹³
 Et surtout, contre les plus modernes
 Les rats d'hôtel
 Et les spécialistes des express internationaux.

Et pourtant, et pourtant
 J'étais triste comme un enfant
 Les rythmes du train
 La « *moëlle chemin-de-fer* »¹⁴ des psychiatres américains
 Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails
 congelés
 Le ferin¹⁵ d'or de mon avenir
 Mon *browning* le piano et les jurons des joueurs de cartes dans
 le compartiment d'à côté
 L'épatante présence de Jeanne
 L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement
 dans le couloir et qui me regardait en passant
 Froissis de femmes
 Et le sifflement de la vapeur
 Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel
 Les vitres sont givrées
 Pas de nature !
 Et derrière, les plaines sibériennes le ciel bas et les grandes ombres
 des *Tacturnes*¹⁶ qui montent et qui descendent
 Je suis couché dans un plaid
 Bariolé
 Comme ma vie
 Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle
 Écossais
 Et l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express
 à toute vapeur
 N'est pas plus riche que ma vie
 Ma pauvre vie
 Ce châle
 Effiloché sur des coffres remplis d'or
 Avec lesquels je roule
 Que je rêve
 Que je fume

Et la seule flamme de l'univers
 Est une pauvre pensée...

Du fond de mon cœur des larmes me viennent
 Si je pense, Amour, à ma maîtresse
 Elle n'est qu'un enfant, que je trouvais ainsi
 Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'un enfant, blonde, rieuse et triste,
 Elle ne sourit pas et ne pleure jamais ;
 Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,
 Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,
 Avec un long tressaillement à votre approche ;
 Mais quand moi je lui viens, de-ci, de-là, de fête,
 Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.

Car elle est mon amour, et les autres femmes
 N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,
 Ma pauvre amie est si essulée,
 Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,
 La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,
 Tout froid, tout seul, et déjà si fané
 Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file
 dans la nuit
 – Les comètes tombent –
 Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amusent à faire
 l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un
 petit village de pêcheurs
 En Flandres

Le soleil est un fumeux quinquet
 Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.
 La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour
 Et voici mon berceau
 Mon berceau
 Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame
 Bovary jouait les sonates de Beethoven
 J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone
 Et l'école buissonnière, dans les gares devant les trains
 en partance
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi
 Bâle-Tombouctou
 J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp
 Paris-New York
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie
 Madrid-Stockholm
 Et j'ai perdu tous mes paris
 Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon
 immense tristesse¹⁷, la Patagonie, et un voyage dans les mers
 du Sud
 Je suis en route
 J'ai toujours été en route
 Je suis en route avec la petite Jehanne de France¹⁸
 Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues
 Le train retombe sur ses roues
 Le train retombe toujours sur toutes ses roues

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roubles depuis sept jours
 Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie
 du Sacré-Coeur contre lequel tu t'es blottie
 Paris a disparu et son énorme flambee
 Il n'y a plus que les cendres continues
 La pluie qui tombe
 La tourbe qui se gonfle
 La Sibérie qui tourne
 Les lourdes nappes de neige qui remontent

Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir
 dans l'air bleui
 Le train palpite au cœur des horizons plombés
 Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Les inquiétudes
 Oublie les inquiétudes
 Toutes les gares lézardées obliques sur la route
 Les fils télégraphiques auxquels elles pendent
 Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étrangent
 Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un harmonica¹⁹
 qu'une main sadique tourne
 Dans les déchirures du ciel les locomotives en furie
 S'enfuient
 Et dans les trous
 Les roues vertigineuses les bouches les voix
 Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses
 Les démons sont déchainés
 Ferrailles
 Tout est un faux accord
 Le *broun-roun-roun* des roues
 Chocs
 Rebondissements
 Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin
 La folie surchauffée beugle dans la locomotive
 La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur
 notre route.
 Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel
 La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débandade
 Et fiente des batailles en tas puants de morts
 Fais comme elle, fais ton métier...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Oui, nous le sommes, nous le sommes
Tous les boues émissaires ont crevé dans ce désert
Entends les mauvaises cloches²⁰ de ce troupeau galeux
Tomsk Tchéliabinsk Kainak Obi Taïchet Verkné-Oudinsk
Kourgané Samara Pensa-Touloune
La mort en Mandchourie
Est notre débarcadère est notre dernier repaire
Ce voyage est terrible
Hier matin
Ivan Ouitch²¹ avait les cheveux blancs
Et Kolia Nicolai Ivanovitch se ronge les doigts depuis 15 jours...
Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier
Ça coûte cent sous, en transsibérien ça coûte cent roubles
Enfièvre les banquettes et rougeoié sous la table
Le diable est au piano
Ses doigts nouveaux excitent toutes les femmes
La Nature
Les Gougues
Fais ton métier
Jusqu'à Kharbine...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille
Tu as les hanches angulaires
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse
C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant
fait tourner

Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace
Nous roulons sur nos quatre plaies
On nous a rogné les ailes
Les ailes de nos sept péchés
Et tous les trains sont les bilboquets du diable
Basse-cour
Le monde moderne
La vitesse n'y peut mais
Le monde moderne
Les lointains sont par trop loin
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme
avec une femme²²

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi je vais te conter une histoire
Viens dans mon lit
Viens sur mon cœur
Je vais te conter une histoire...

Oh viens ! viens !

Aux Fidji règne l'éternel printemps
La paresse
L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la chaude
syphilis rôde sous les bananiers
Viens dans les îles perdues du Pacifique !
Elles ont nom du Phénix, des Marquises
Bornéo et Java
Et Célébes à la forme d'un chat²³.

Nous ne pouvons pas aller au Japon
Viens au Mexique !
Sur ses hauts plateaux les tulpiers fleurissent
Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil
On dirait la palette et les pinceaux d'un peintre

Des couleurs étourdissantes comme des gongs,
 Rousseau y a été²⁴
 Il y a ébloui sa vie.
 C'est le pays des oiseaux
 L'oiseau du paradis l'oiseau-lyre
 Le toucan l'oiseau moqueur
 Et le colibri²⁵ niche au cœur des lys noirs
 Viens !
 Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple
 aztèque
 Tu seras mon idole
 Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange
 Oh viens !

Si tu veux nous irons en aéroplane²⁶ et nous survolerons le pays
 des mille lacs,
 Les nuits y sont démesurément longues
 L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur
 J'atterrirai
 Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles
 de mammoth
 Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour
 Samowar
 Et nous nous aimerons bien bourgeoisieusement près du pôle
 Oh viens !

Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon
 Mimi mamour ma poupoule mon Pérou
 Dodo dondon
 Carotte ma crotte
 Chouchou p'tit-cœur
 Cocotte
 Chérie p'tite-chèvre
 Mon p'tit-péché mignon
 Concon
 Coucou
 Elle dort.

Elle dort
 Et de toutes les heures du monde elle n'en a pas gobé une seule
 Tous les visages entrevus dans les gares
 Toutes les horloges
 L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Petersbourg
 et l'heure de toutes les gares
 Et à Oufa, le visage ensanglanté du canonnier
 Et le cadran bêtement lumineux de Grodno
 Et l'avance perpétuelle du train
 Tous les matins on met les montres à l'heure
 Le train avance et le soleil retarde
 Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores
 Le gros bourdon de Notre-Dame
 La cloche aigrelette du Louvre qui sonna la Barthélemy²⁷
 Les carillons rouillés de Bruges-la-Morte²⁸
 Les sonneries électriques de la bibliothèque de New York
 Les campanes de Venise
 Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me
 comptait les heures quand j'étais dans un bureau
 Et mes souvenirs
 Le train tonne sur les plaques tournantes
 Le train roule
 Un gramophone grasseye une marche tzigane
 Et le monde comme l'horloge du quartier juif de Prague tourne
 éperdument à rebours.

Effeuille la rose des vents
 Voici que bruissent les orages déchainés
 Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés
 Bilboquets diaboliques
 Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais
 D'autres se perdent en route
 Les chefs de gare jouent aux échecs
 Tric-trac
 Billard
 Caramboles
 Paraboles
 La voie ferrée est une nouvelle géométrie

Syracuse
 Archimède
 Et les soldats qui l'égorgerent
 Et les galères
 Et les vaisseaux
 Et les engins prodigieux qu'il inventa
 Et toutes les tueries
 L'histoire antique
 L'histoire moderne
 Les tourbillons
 Les naufrages
 Même celui du Titanic³⁰ que j'ai lu dans le journal
 Autant d'images associations que je ne peux pas développer
 dans mes vers
 Car je suis encore fort mauvais poète
 Car l'univers me déborde
 Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemin
 de fer
 Car je ne sais pas aller jusqu'au bout
 Et j'ai peur.

J'ai peur
 Je ne sais pas aller jusqu'au bout
 Comme mon ami Chagall³⁰ je pourrais faire une série
 de tableaux déments
 Mais je n'ai pas pris de notes en voyage
 « Pardonnez-moi mon ignorance
 « Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »
 Comme dit Guillaume Apollinaire³¹
 Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les *Mémoires*
 de Kouropatkine³²
 Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés
 À quoi bon me documenter
 Je m'abandonne
 Aux sursauts de ma mémoire..

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent
 Beaucoup trop long

Nous étions dans le premier train qui contourna le lac Baïkal³³
 On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions
 Et nous avions quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tsar.
 Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge, beaucoup
 de jaune sur la fin de ce voyage
 Car je crois bien que nous étions tous un peu fous
 Et qu'un délire immense ensanglantait les faces énevées de mes
 compagnons de voyage
 Comme nous approchions de la Mongolie
 Qui ronflait comme un incendie.
 Le train avait ralenti son allure
 Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues
 Les accents fous et les sanglots
 D'une éternelle liturgie

J'ai vu³⁴
 J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient
 de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes
 Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière ces
 trains
 À Talga³⁵ 100 000 blessés agonisaient faute de soins
 J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk
 Et à Khliok nous avons croisé un long convoi de soldats fous
 J'ai vu dans les lazarets des plaies béantes des blessures qui
 saignaient à pleines orgues
 Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans
 l'air rauque
 L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs
 Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres
 Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des
 abcès

Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons
 Et j'ai vu
 J'ai vu des trains de 60 locomotives qui s'enfuyaient à toute
 vapeur pourchassés³⁶ par les horizons en rut et des bandes
 de corbeaux qui s'envolaient désespérément après
 Disparaitre
 Dans la direction de Port-Arthur

À Tchita nous eûmes quelques jours de répit
 Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie
 Nous le passâmes chez Monsieur Iankéléwitch qui voulait
 me donner sa fille unique en mariage
 Puis le train repartit.
 Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal
 aux dents
 Je revois quand je veux cet intérieur si calme le magasin
 et les yeux de la fille qui venait le soir dans mon lit³⁷
 Moussorgsky³⁸
 Et les lieder de Hugo Wolf³⁹
 Et les sables du Gobi
 Et à Khaïïar une caravane de chameaux blancs
 Je crois bien que j'étais ivre durant plus de 500 kilomètres
 Moi j'étais au piano et c'est tout ce que je vis
 Quand on voyage on devrait fermer les yeux
 Dormir
 J'aurais tant voulu dormir
 Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur
 Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font
 Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux d'Asie
 sont à cinq ou sept temps
 D'autres vont en sourdine sont des berceuses
 Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues
 me rappellent la prose lourde de Maeterlinck⁴⁰
 J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé
 les éléments épars d'une violente beauté
 Que je possède
 Et qui me force

Tsisikar et Kharbine
 Je ne vais pas plus loin
 C'est la dernière station
 Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu
 aux bureaux de la Croix-Rouge

Ô Paris
 Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes
 rues et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se
 réchauffent
 Comme des aïeules
 Et voici des affiches du rouge du vert multicolores comme mon
 passé bref du jaune
 Jaune la fière couleur des romans de la France⁴¹
 J'aime me froter dans les grandes villes aux autobus en marche
 Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartré m'emportent
 à l'assaut de la Butte
 Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or
 Les vaches du crépuscule brouent le Sacré-Cœur
 Ô Paris
 Gare centrale débarcadère des volontés carrefour des inquiétudes
 Seuls les marchands de couleur ont encore un peu de lumière
 sur leur porte
 La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands
 Express Européens m'a envoyé son prospectus
 C'est la plus belle église du monde
 J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous
 Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus
 Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons
 Avec les gestes pitieux et les regards tristes des sémaphores
 sous la pluie
 Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie⁴²
 Et celle, la mère de mon amour en Amérique⁴³
 Il y a des cris de sirène qui me déchirent l'âme
 Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans
 un accouchement
 Je voudrais
 Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages
 Ce soir un grand amour me tourmente
 Et malgré moi je pense à la petite Jeanne de France.

C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème
en son honneur⁴⁴

La petite prostituée

Je suis triste je suis triste

J'irai au *Lapin agile*⁴⁵ me ressouvenir de ma jeunesse perdue

Et boire des petits verres

Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour unique du Grand Gibet et de la Roue⁴⁶

Paris, 1913.

En marge de la Prose du Transsibérien

LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA
PETITTE JEHANNE DE FRANCE

Je ne suis pas poète⁴⁷. Je suis libertin⁴⁸. Je n'ai aucune méthode de travail. J'ai un sexe. Je suis par trop sensible⁴⁹. Je ne sais pas parler objectivement de moi-même. Tout être vivant est une physiologie. Et si j'écris, c'est peut-être par besoin, par hygiène, comme on mange, comme on respire, comme on chante. C'est peut-être par instinct; peut-être par spiritualité. Pangué lingua⁵⁰. Les animaux ont tant de manies! C'est peut-être aussi pour m'entraîner, pour m'exciter – pour m'exciter à vivre, mieux, tant et plus!

La littérature fait partie de la vie. Ce n'est pas quelque chose « à part ». Je n'écris pas par métier. Vivre n'est pas un métier. Il n'y a donc pas d'artistes. Les organismes vivants ne travaillent pas. Je n'aime pas la sueur de mon front malgré les avis salutaires d'un livre par trop fameux. Il n'y a pas de spécialisations. Je ne suis pas homme de lettres. Je dénonce les bûcheurs et les arrivistes. Il n'y a pas d'écoles. En Grèce ou dans les gédées de Tsintsin, j'écrirais tout autrement. J'ai fait mes plus beaux poèmes dans les grandes villes, parmi cinq millions d'hommes – ou à cinq mille lieues sous les mers en compagnie de Jules Verne, pour ne pas oublier les plus beaux jeux de mon enfance. Toute vie n'est qu'un poème, un mouvement. Je ne suis qu'un mot, un verbe, une profondeur, dans le sens le plus sauvage, le plus mystique, le plus vivant.

La Prose du Transsibérien est donc bien un poème, puisque c'est l'œuvre d'un libertin. Mettons que c'est son amour, sa passion, son vice, sa grandeur, son vomissement. C'est une partie de lui-même. Son Eve⁵¹. La côte qu'il s'est arrachée. Une œuvre mortelle, blessée d'amour, enceinte. Un rire effroyable. De la vie, de